

Audition de Madame E.M.

Mardi 21 janvier 2020 à 14 heures
Maison de l'ordre des avocats de Paris, 2 rue de Harlay, 1er arrondissement, Paris

Point d'attention : Dans cette version du témoignage, les identités du ou des agresseurs ont été modifiées par des pseudonymes, ainsi que les personnes directement mises en cause pour des faits susceptibles de recevoir des qualifications pénales (notamment : non dénonciation de certains crimes ou délits, non-assistance à personne en péril). Les pseudonymes sont entre slash (ex : /Jacques/) pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté. Certaines données ont été modifiées lorsqu'elles permettaient d'identifier sans équivoque et directement ces personnes (ces modifications sont également entre //).

Présents pour la CIASE : Marion MULLER-COLARD (membre) et Stéphane de NAVACELLE (membre).

-- Début de l'audition --

EM : Et bien je suis issue d'une famille de quatre enfants, une sœur aînée et deux petits frères... Des parents très aimants, milieu plutôt aisé, bonne éducation, dans des écoles privées catholiques. Mes parents étaient croyants tous les deux, mon papa très pratiquant. Ils sont décédés récemment tous les deux à quelques mois d'intervalle. J'ai grandi, vraiment, dans un petit cocon, je dirais même peut-être trop protégée du monde extérieur. Donc on allait tous au catéchisme, on allait à la messe avec papa, on a été baptisé, première communion, une éducation religieuse classique. Et en plus de ça, je faisais partie d'une chorale, animée par le Frère /C/. J'ai débuté la chorale - je ne suis pas tout à fait sûre de la date, mais en tout cas, tout début des années 1970. Le frère /C/, qui était une figure locale, faisait la catéchèse dans les écoles catholiques de la ville. Et donc moi-même étant dans une école privée catholique, j'allais à la chorale et après la chorale, le samedi après-midi, il donnait des cours de piano auxquels j'étais inscrite avec 2 autres petites filles de 7 ou 8 ans comme moi, des copines de classe. Ça se passait dans un collège, le samedi après-midi. Il n'y avait donc personne d'autre que nous dans le bâtiment. Je ne vais pas vous raconter dans le détail mais bref, disons que je n'ai jamais appris le piano... Il nous prenait à tour de rôle sur ses genoux, devant le piano il nous tenait par la mâchoire, il nous ouvrait la bouche, et y fourrait sa grosse langue, en la tournant. Enfin tous les témoignages doivent être identiques j'imagine. On est... tétanisé. J'ai revécu tout ça après, une fois adulte, avec des psys, j'ai fait de la méditation, j'ai utilisé je crois toutes les sortes de thérapies possibles pour revivre ça, parce que je voulais que mon corps retrouve des vibrations. Comment dire ? Ça m'avait tellement prostrée, je ne ressentais plus rien. Et en fait, j'ai une phrase en tête qu'il nous disait à chaque fois, je ne sais pas combien de fois ça s'est reproduit mais à la fin il nous disait toujours : « *Allez vous rincer la bouche* ». Et il fallait qu'on traverse la cour, il y avait des robinets blancs en faïence, très grands rectangulaires à l'époque, vous savez avec des savons jaunes en forme de cône qui tournaient sur un montant en acier. Et puis nous on y allait, et puis on rentrait chez nous, et voilà. Et ça s'est arrêté, parce qu'une des petites filles en a parlé à ses parents. Et la suite est super intéressante, parce que ça démontre bien qu'à l'époque en tout cas, je mets ça sous le couvert de l'époque, je pense que mes parents n'avaient peut-être pas non plus... Ce n'est pas l'ouverture d'esprit, mais, ils n'ont pas du tout pris conscience de ce qui s'était passé... et surtout des conséquences que cela pouvait avoir. Elle, elle a prévenu ses parents, qui ont prévenu les miens. Et on m'a juste dit : « *Ma petite chérie, tu ne vas plus aller à la chorale* ». Point barre. Et c'est tout. Et le reste de ma vie, il a fallu que je vive avec ce truc, que moi sur le coup je n'ai pas du tout identifié comme un traumatisme ! Ce monsieur je l'aimais beaucoup, il était gentil avec tout le monde, on partait en colo avec lui... Il était respecté de tous, j'étais même enfant de chœur à la messe, enfin bref. Il faisait partie de ma vie, et encore après ! Ça a

continué ! Enfin, il a arrêté du coup, puisqu'on n'allait plus au piano, mais il n'a pas arrêté, lui, ses actes criminels, mais en tout cas sur moi, oui. Et puis j'ai continué ma vie de petite fille sage, hyper sage. Je faisais tout ce qu'on me disait de faire et il ne fallait pas que je provoque quoi que ce soit, parce que je me disais : « *Si je me manifeste, il va m'arriver quelque chose* ». C'était ça en fait mon truc. Je me disais : « *Si j'é mets une opinion, si je m'exprime, je vais encore me prendre quelque chose sur la tête* », et donc du coup j'étais super sage. J'ai toujours bien travaillé à l'école, j'ai toujours fait ce qu'on me demandait de faire, et pourtant, j'ai des images de moi petite fille, du coup entre 3 et 6 ans, hyper-énergique, plutôt sale caractère... Et cette personnalité-là, qui a été anéantie pendant tant d'années, engloutie, est revenue plus tard. Si vous voulez, j'ai eu une espèce d'attitude rebelle quand j'étais déjà adulte. Quand j'ai commencé à vraiment assimiler ce qui m'était arrivé, et me redécouvrir moi-même, entre 40 et 50 ans, c'est dire si j'ai mis du temps ! J'ai retrouvé cette petite fille que j'avais été. Je me suis retrouvée. Mais entre-temps... Il s'est passé une vie, dont j'ai l'impression aujourd'hui, que ce n'est pas celle que j'aurais dû avoir. Après je ne suis pas du tout dans le regret, c'est comme ça, je suis obligée d'accepter les choses, donc ça m'est arrivé, ça m'est arrivé, j'ai rencontré quelqu'un dont je suis tombée très amoureuse avec qui je vis toujours aujourd'hui, ça fait plus de 30 ans qu'on vit ensemble, on a 3 enfants, on s'aime. J'ai eu cette chance-là je pense, de rencontrer cette personne qui m'a toujours soutenue, mais alors d'une manière incroyable, même avant de savoir ce que j'avais vécu... Avec qui j'ai pu parler de ça, sans jamais m'appesantir, mais il a compris, lui tout à fait ce qui a pu se passer, et moi-même, je n'ai pu vraiment en parler, je vous dis, que vers 45 ans. Entre mes 7/8 ans et puis cet âge-là, je n'ai pas eu de corps, pas de désir, pas d'émotion. A l'adolescence, j'étais très malheureuse, en grande souffrance, hyper solitaire, je n'avais pas accès à la découverte de mon corps, aux premières expériences, tout ça je me le suis interdit en fait par réflexe de défense. Enfin, pas consciemment bien sûr, mais je bloquais. Je bloquais, je bloquais. Ça s'est matérialisé par des crises de boulimie, je suis devenue, vers 14/15 ans, une droguée. Une toxicomane de la bouffe, il fallait que je remplisse ce corps vide. Moi c'était la bouffe, j'imagine qu'il y en a d'autres qui utilisent d'autres substances... Voilà, moi je suis tombée dans la drogue de la bouffe, je suis devenue boulimique, anorexique, j'ai eu une courbe de poids qui a varié de 35 kilos, enfin ça a été, pendant cette période-là, incroyable. Vous me dites si c'est trop long ?

CIASE : Pas du tout, on a tout notre temps.

EM : Parce-que là je suis partie ! Et j'ai rencontré mon mari en faisant mes études, je suis partie un an en Angleterre comme fille au pair, et c'est à ce moment-là que je suis tombée sur un article du magazine *Elle* qui parlait d'anorexie, de boulimie... J'en étais pas du tout à ce qui m'était arrivé petite, ça, ça n'existait pas, c'était englouti tout au fond de moi. Je ne savais même pas que ça m'était arrivé à la limite, c'était complètement enfoui. Sauf que moi j'avais ce problème de boulimie que je n'arrivais pas à contenir, et puis je n'étais pas heureuse, et puis je n'étais pas bien, enfin bon... Et cet article indique les symptômes etc. Je me reconnais. J'en parle à mon mari, qui n'était pas encore mon mari, et qui lui-même a une sœur médecin, qui me dit d'aller voir un psy, « *faut régler ça* ». Et c'est à partir de là que s'est enclenché le processus de soin, de thérapie, de guérison. Je crois qu'on ne guérit jamais, mais en tout cas voilà. Cette marche vers quelque chose de meilleur pour moi, parce qu'au fond de moi... J'aime la vie, voilà ! J'avais envie, j'avais envie d'être heureuse, tout simplement. Les premières thérapies que j'ai faites, c'était des thérapies comportementales, qui s'occupaient essentiellement des symptômes : me rendre consciente de ce que je faisais en mangeant, sans chercher à expliquer pourquoi. Donc ça, ça m'a un petit peu aidé au départ. Là où vraiment j'ai commencé à essayer de comprendre ce qui m'arrivait, c'est quand j'ai rencontré quelqu'un qui m'a posé la question : « *Est-ce qu'il ne vous est pas arrivé quelque chose ? Un évènement traumatisant ?* ». D'emblée, j'ai répondu que non. C'est ce que je vous disais : j'avais une famille super, mes parents m'aimaient, j'avais des frères et sœurs que j'aimais, enfin voilà, c'était censé être la vie rêvée quoi ! Elle me dit « *Vous êtes sûre ? Réfléchissez bien* ». Et là, j'ai dit comme ça « *Ah si, il y a un curé qui me galochait quand j'étais petite mais...* ». Pour moi c'était un non-évènement. C'était un truc qui m'était arrivé, mais... Quand je lui ai dit ça, je l'ai formulé avec des mots, mais ça n'avait pas de sens. Et là, elle m'a regardée interdite,

et elle m'a dit « *Eh bien écoutez, je crois qu'on a du travail* ». Et à partir de là, quand j'ai trouvé la source de tout ça, j'ai réussi moi à me soigner. Ça a pris un temps fou ! Parce qu'entre ce qu'il se passe dans la tête, et puis on se dit « *Il faut, il faut, il faut y arriver! Allez, lâche, lâche, lâche* ». Ça ne se fait pas comme ça. Ça n'était pas possible pour moi de réintégrer mon corps. En fait, ce prêtre m'a privée toute ma vie de mon corps. Il m'a plus qu'anesthésiée, il m'a fait mourir. Il m'a fait mourir. Et puis tout le travail que j'ai fait pendant ces 20, 25 ans, voilà, j'ai réappris à m'aimer dans mon entièreté. Il a fallu que j'apprenne à m'approprier chaque centimètre de peau. Chaque centimètre, et puis l'intérieur, et puis tout, tout ce qu'un contact physique procure, et je ne parle pas de sexualité spécifiquement. La sexualité c'est une partie de la vie, mais tout le reste ! La tendresse, l'affection, le bien que ça fait de prendre la main de quelqu'un, d'avoir un échange affectif et émotionnel. Tout ça, ça m'a été interdit pendant toutes ces années-là. J'ai eu 3 enfants, c'est terrible, mais c'est comme ça, mes grossesses j'étais hyper heureuse, mes grossesses, mes accouchements... Mais mon corps ne les a pas ressentis comme il aurait dû. Voilà. Maintenant, j'ai trois garçons qui sont supers. Mais, vraiment ça, c'est quelque chose, une des conséquences les pires, et moi j'ai été violée, on peut dire ça, puisqu'il y a eu pénétration de la langue, enfin, je n'ai pas été violée dans les parties génitales, mais... Je crois que le résultat est le même en fait. Et puis cette espèce de force avec laquelle il nous tenait-là... On était vraiment ses proies. C'est ça dont j'ai eu beaucoup de mal à me débarrasser, parce qu'en fait, à chaque fois qu'on s'approchait de moi, j'avais besoin d'une distance de sécurité. J'ai eu longtemps beaucoup de mal à créer des liens avec des gens, parce que justement, dès qu'on commençait à dépasser cette zone, à forcer mon intimité, je fermais toutes les portes. Aussi bien en amitié. En amour je vous dis, j'ai eu la chance de rencontrer mon mari, donc ça a été très compliqué aussi avec lui, mais il se trouve qu'heureusement notre amour est assez solide. Mais en tout cas tous les liens que j'ai créés depuis, notamment d'amitié, sont des liens très récents. Je n'ai pas d'amis d'enfance. Je n'ai pas d'amis d'adolescence. Je n'ai pas d'amis jeune adulte. Les gens que j'ai rencontrés qui sont aujourd'hui mes amis, je les ai rencontrés durant les dix dernières années. Parce que c'est le moment de ma vie où enfin j'ai réussi à accepter qu'on s'intéresse à moi, à penser que je pouvais être digne d'un peu d'intérêt... Bon, je rattrape le temps perdu, mais c'est vrai que... Ça a été très très compliqué, et finalement, je suis passée de thérapeute en thérapeute, parce qu'au bout d'un moment, on se rend compte qu'on fait une part du boulot, et puis il faut aller plus loin, mais avec un autre, parce que ça coince. J'ai fait des pauses parfois, pendant six mois, un an, parce que j'en avais marre, je me disais « *J'en ai marre, c'est bon-là, ça va aller, je suis prête, ça va passer tout seul* », et en fait non. En fait non. Il y a toujours un moment où ça revient, et on se re-barricade comme ça, et au final, ce qui m'a vraiment fait le plus de bien, c'est une thérapeute qui fait de la méditation, et qui utilise la technique EMDR... Au départ c'était pour les soldats américains qui revenaient de la guerre de Vietnam, pour soigner les syndromes post traumatiques. Et en fait j'ai fait ça avec elle. C'est elle qui m'a fait revivre tout ça. J'ai fait un boulot fabuleux avec cette femme. Aujourd'hui, je m'auto-gère. Je connais, je me connais, je sais quand il faut que je me pose... Souvent quand-même encore, j'ai besoin de me poser, et de me dire : « *Ça va. La personne qui te touche, c'est quelqu'un qui t'aime, n'aie pas peur* ». Encore maintenant ! Donc c'est pour ça que je vous dis, que je ne serai jamais guérie de ça, mais en tout cas je vis avec, et je vous dis, mon mari m'a énormément aidée. J'ai fini par en parler à mes enfants, je leur ai dit : « *Voilà ce qui s'est passé quand j'étais petite* ». Et ils ont eu tous les trois une réaction très différente. L'aîné il était plutôt dans « *Olala maman, mais quand-même, c'est fou !* », celui du milieu, qui est plus taiseux, il était plutôt interloqué, et plutôt du genre à dire : « *Ça va aller, ça va aller* ». Ils étaient grands quand je leur ai dit hein ! Ils n'étaient pas tout petits, le dernier devait avoir 16 ou 17 ans. Donc je me suis dit c'est bon, ils vont comprendre, et c'était important pour moi, pour qu'ils comprennent mieux leur maman... Et puis le dernier qui m'a prise dans ses bras. Donc ils ont eu tous les trois des réactions différentes, ils le savent, ils savent où j'en suis aujourd'hui... Je me dis que si j'ai eu des garçons, ce n'est pas anodin. Je ne sais pas pourquoi je me dis ça, mais en tout cas je sais que si j'avais eu une fille, j'aurais fait plein de conneries. J'aurais sûrement été dans un schéma de reproduction, comme ma mère a été avec moi, comme sa mère a été avec elle, et certainement depuis des générations. Et donc je suis ravie d'avoir eu des garçons et je me dis aujourd'hui : si un jour j'ai une petite fille, j'arriverais à avoir une relation sereine avec elle. Cette relation de femme à femme. Parce

qu'en fait, le gros problème, c'est la féminité, on ne parle que de ça depuis le début ! C'est que j'arrive tout juste aujourd'hui à être une femme. J'ai été une maman, j'ai été une sœur, et une fille... je n'ai jamais été une femme, en fait. C'est ça dont il m'a privée. C'est vraiment ça dont il m'a privée. Et même l'image que j'ai renvoyé à mes fils, je pense, le côté femme est assez absent. C'est une partie de mon entité qui me manque, c'est comme ça. Donc voilà. Voilà mon histoire... Il y a quand-même deux choses que je voudrais rajouter, c'est que j'ai des amitiés féminines depuis très peu de temps. C'est pareil, c'est quelque chose que je n'arrivais pas à envisager, je m'entendais toujours très bien avec les garçons, parce qu'on est franc, on dit les trucs, et avec les filles, j'ai toujours eu beaucoup de mal à me faire des amies, parce que je n'arrivais pas à aller dans l'intimité d'une relation amicale. C'est toujours pareil, quand on a une zone de sécurité, dès qu'on commence à parler de trucs intimes, je dis non, et puis je me suis vraiment coupée de plein de gens comme ça, avec qui j'ai rompu carrément, parce que je n'y arrivais pas, je n'arrivais pas à leur donner ce qu'ils me demandaient. Donc là aujourd'hui j'ai plusieurs amies qui savent que je suis là aussi, ça veut dire que j'en ai parlé, qu'elles connaissent mon histoire, donc il faut vraiment que ce soit des gens en qui j'ai confiance. Mon mari le sait, mes enfants le savent. Et la deuxième chose que je voulais rajouter, c'est que... Un jour une psychologue que je voyais m'a dit : « *Est-ce que vous en avez parlé à vos parents ?* ». Et je lui ai dit non. Elle me dit : « *Bah écoutez, si vous le sentez, essayez de le faire* ». J'ai essayé. Et en fait, j'ai mis sur le tapis le sujet de mon enfance pour lancer la discussion, parce que de but en blanc je ne leur ai pas dit comme ça. Et puis on en est arrivé à la chorale, les colos tout ça, le frère /C/, et puis là, maman dit : « *Ah oui c'est vrai, le frère /C/ !* », et là, je lui ai dit comme ça : « *Ce mec-là, c'était un vrai salopard* ». Et là j'ai vu que mon père a tout de suite compris de quoi je voulais parler. Et là maman me dit « *Ah bon, ah bon* ». Et puis je leur dis : « *Vous savez, il s'est passé des choses avec le frère /C/* ». « *Ah oui oui* », maman me dit, « *Oui oui, /Angélique/* », donc une des petites filles qui était avec nous, « *Elle avait raconté ça à ses parents, mais de toute façon, on t'avait tout de suite enlevée après* », et je dis « *Bah oui, mais le mal était fait* ». Et là elle me sort cette phrase dont je me souviendrai toute ma vie : « *Oh mais de toute façon, tu sais, les trucs comme ça de mon temps, ça arrivait tout le temps* ». Et là je me suis dit, ce n'est pas la peine d'en rajouter, parce qu'à l'époque, elle avait déjà 70, entre 70 et 75 ans, j'ai estimé que c'était pas nécessaire, je préférais en parler avec mon mari, mes enfants, la génération qui arrivait, plutôt que de tout remuer, d'en reparler à maman, qui n'aurait pas forcément voulu comprendre, parce que je pense qu'elle savait très bien de quoi je parlais. Enfin voilà, je n'avais pas eu envie... Même avec papa, je n'en ai jamais reparlé. Mais bon, ils savaient que je savais qu'ils savaient, donc... Voilà. Mais je n'ai jamais été suffisamment intime avec ma mère pour pouvoir lui parler de ça, et ce rapport à la féminité, là c'est pareil, on tient le rouage, c'est que maman ne m'a jamais montré une image de femme non plus, et que moi j'ai été incapable d'acquiescer cet aspect-là de ma vie. Donc bon. Voilà. Aujourd'hui j'en parle de manière très fluide et sans que ça me fasse pleurer, parce que j'en suis au stade où je me dis que j'ai l'expérience de la vie qui me permet de prendre du recul, de me mettre un petit peu au-dessus et de regarder, de me voir en fait, et de voir toute l'histoire de ma vie. Et je me dis que je m'en suis plutôt pas mal tirée ! Et puis quand j'entends des gens parler de ça, qui ont vécu des trucs comme ça, ce qui me touche le plus, c'est quand ils arrivent à dire, non pas je pardonne à la personne qui a fait ça parce que c'est quand-même compliqué mais, elle avait un problème, c'est quelqu'un qui avait un problème, qui n'arrivait pas à contrôler certaines choses, qui aurait dû être soigné, qui est sans doute très malheureuse de faire ça, vous voyez, j'essaye quand-même de me mettre un peu du côté du bourreau, entre guillemets. Et je pense que ça m'aide un peu, ça m'aide un peu. Et puis un jour, j'ai appris le décès du frère /C/ sur mon lieu de travail. J'ai travaillé 17 ans dans cette ville, de moi-même, je suis restée enfermée dans cette zone géographique où les faits avaient eu lieu ! Parce que, je pense que ça correspondait à des repères que j'avais, tout simplement. C'était ma vie, j'avais toujours vécu dans ce milieu-là. Bêtement, je me suis dit « *Yes yes yes* », mais j'ai tout gardé en moi, parce qu'il ne fallait pas que les autres le sachent. Mais bon, c'était complètement idiot, parce que du coup, toute forme de réparation en tout cas était devenue impossible, même si je sais qu'il y a prescription et... Voilà.

CIASE : Ça veut dire que vous l'avez très régulièrement revu et croisé ?

Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église
CIASE

EM : Au début oui, un petit peu, mais il était déjà assez âgé, enfin non, moi je le voyais vieux quand il me donnait les cours de piano, il était peut-être pas si vieux que ça, mais je crois qu'il est mort très très vieux, je ne l'ai pas vu tant que ça.

CIASE : Mais vous l'avez vu quand-même ? Vous l'avez croisé...

EM : Oui oui.

CIASE : Vous saviez qui 'il était...

EM : Oui, bien sûr.

CIASE : Et vous savez si d'autres... Oui oui les parents d'une des deux autres petites qui étaient avec vous, qui se sont manifestés auprès de vos parents, est-ce que vous savez s'ils se sont manifestés auprès d'autres ?

EM : Non.

CIASE : Simplement les cours ont cessé...

EM : Les cours ont cessé.

CIASE : Mais le frère /C/ a continué sa chorale...

Vous parliez de colonie de vacances ?

EM : Oui oui. Avec des petites filles, des petits garçons. Après, je me suis un peu renseignée quand-même, et c'était connu hein !

CIASE : C'était connu ?

EM : Ah oui oui oui ! Il y a même des parents qui, je crois, ne sont pas allés jusqu'à porter plainte, mais qui se sont manifestés plus violemment que les miens, en tout cas. Mais il a toujours continué à donner des cours, à partir en colo, à faire la messe, à faire le caté. Il ne s'est jamais arrêté. Il y a ce côté-là, la personne qui n'est jamais arrêtée, et puis il y a la prise en charge des enfants. Moi, aujourd'hui j'imagine que si un parent dénonçait des faits comme ça, la première chose à faire, c'est d'aller voir l'enfant. Ça me paraît la base de tout en fait. Ce qui moi ne m'est jamais arrivé, jamais on ne m'a dit « *Ce n'est pas de ta faute, ce n'est pas toi la méchante, ce n'est pas toi qui a fait quelque chose de mal* ». Moi en fait, quand je disais que j'étais très sage, c'est parce que j'avais l'impression d'avoir fait quelque chose de pas bien, je ne savais pas quoi, je vous dis, j'avais totalement occulté tout ça, mais moi mon corps, qui avait tout gardé gravé, me disait : « *Ne lève pas un œil, soit sage, et fait tout ce qu'on te dit, parce que tu as fait quelque chose de pas bien* ». En plus, avec la religion catholique pleine de culpabilité, on se flagelle, on se flagelle et puis voilà, alors c'était multiplié par la culpabilité, c'est énorme. C'est aussi pour ça que j'en ai parlé avec mes enfants. Très jeune, je leur ai dit « *On n'a pas le droit de vous toucher* ». C'était un peu dans l'air du temps en même temps. L'aîné est né au début des années 90, c'était déjà une époque où on expliquait un peu aux enfants ce genre de choses. Mais, moi on ne m'a jamais parlé. Jamais. Même mon père de qui j'étais pourtant très très proche, ils n'ont pas saisi l'impact du truc, je pense.

CIASE : Vous pensez que c'est ça qui s'est passé ? Parce que dans la réponse de votre maman, ce que vous sembliez percevoir, c'était une minimisation des faits, et votre papa, il n'a pas pris la parole, est-

ce que vous pensez qu'il n'a pas mesuré l'impact ? Ou bien... vous avez dit qu'il était très catholique, est-ce que c'était peut-être trop dur pour lui ? Quelle interprétation faites-vous du silence ?

EM : Moi je pense que ça l'a dépassé. C'était un père extrêmement aimant, extrêmement attentif. Il avait des marques de tendresse envers ses enfants, de profonde affection, moi j'étais très proche de lui intellectuellement et affectivement. Il faisait des câlins... Maman, non. Et c'est pour ça que ça m'étonne de sa part, qu'il ne m'ait pas à un moment, au moment où ça s'est passé, parlé. J'avoue que c'est quelque chose que je n'arrive pas trop à expliquer. Je pense, oui, qu'il a été dépassé et n'avait aucune idée des conséquences d'un tel acte sur une enfant si jeune. Je me dis, aurait-il pu dénoncer, ce frère /C/, qui était vraiment une personnalité respectable pour lui ? Je ne sais pas.

CIASE : Respectée en tout cas.

EM : Oui, respectée. Et honnêtement, je pense que lui n'a pas du tout mesuré les conséquences que ça pouvait avoir sur moi.

CIASE : Et vous dites que le frère /C/ n'était pas dans une paroisse... il était dans un ordre particulier ?

Et vous avez dit « *prêtre* », il était aussi prêtre ?

EM : Il faisait la messe. Il y avait le couvent dans la ville et il était là en fait. Après je ne suis pas très au fait je vous avoue...

CIASE : Mais vous, vous l'appeliez le frère /C/ ?

EM : Oui, tout le monde l'appelait Cher Frère, ou Frère /C/. Et les deux petites filles qui étaient avec moi, je ne les ai pas revues en fait.

CIASE : Et vous n'en avez jamais parlé entre vous trois, pendant que ces faits arrivaient ?

EM : Non, mais aujourd'hui quand je vois des petites filles de cet âge-là, je me dis que c'est pas possible de toute façon. Quand on a 6 ou 7 ans... C'est ce que font les adultes qui est normal, donc pour moi ce qu'il faisait, c'était normal. Il avait le droit, ou sinon il ne l'aurait pas fait. En fait c'est ça qui est terrible dans ce genre de choses : l'enfant n'a aucune défense. Il n'a pas de repères, il ne sait pas, il fait confiance, il se dit que l'adulte qui fait ça a le droit de le faire ! Tout ce que je sais quand-même, ce que je n'aimais pas, c'est qu'il avait quand-même une espèce de violence physique quand-même. Ça ne faisait pas mal si vous voulez, mais on sentait qu'on pouvait pas s'échapper. Voilà, c'était ça. A part ça, je ne me disais pas que ce qu'il faisait n'était pas bien.

CIASE : Et il vous a demandé de vous taire ? Vous vous souvenez qu'il formulait explicitement qu'il ne fallait pas parler ?

EM : Oui. « *Il ne faut pas dire ça à papa et à maman* ». Oui, ça je m'en souviens. Donc évidemment on ne disait rien, forcément. Voilà.

CIASE : Peut-être une question plus générale : qu'est-ce que vous attendez de nous ? Vous en avez parlé un petit peu, mais peut-être qu'on peut, vous pouvez nous redire, nous préciser si vous le souhaitez, mais ce qui peut être intéressant, c'est est-ce que vous attendez quelque chose de l'Église aussi ?

EM : Alors. Déjà, j'attendais ça, ce moment avec vous. Je trouve que c'est remarquable d'avoir initié ça. Sinon, je n'attends rien, je ne suis plus du tout pratiquante, voilà. Par contre, j'adore les églises,

j'adore l'odeur d'encens, j'adore les cierges qu'on allume, j'adore les vitraux, je me sens bien dans une église, et au départ, ça m'a fait peur, je me suis dit, c'est pas possible, vu ce qui t'est arrivé ! Mais en fait, c'est là où je voulais en venir. Je ne fais pas forcément le lien entre l'Église et ce qui m'est arrivé. Il se trouve que c'était un homme d'Église pédophile. Il aurait pu être juste pédophile. Le fait qu'il soit homme d'Église, si vous voulez, ça ne rajoute pas de la culpabilité, ou ça ne fait pas que ce qu'il a fait est plus grave, que si ça avait été un oncle, ou un cousin. Je pense que c'est ce milieu-là quand-même, qui est un milieu extrêmement fermé, qui vit en autarcie, qui fait une confiance absolue, qui donne sa confiance à des gens, sans jamais avoir de recul, qui ne se remet pas en question. C'est plus ça, si vous voulez, qui m'interpelle dans le côté religieux du truc. C'est que j'ai été élevée moi, dans ce milieu, dans ce monde-là, très fermé, on n'est qu'entre soi, on est dans des rallyes, on va à la messe, on va aux scouts, mais du coup, y'a pas du tout d'ouverture vers le monde extérieur. Et toutes les infos qui peuvent arriver du monde extérieur, sont bloquées, filtrées. Et si un jour, quelqu'un avait dit : « *Mais vous savez, les curés aussi ils peuvent être pédophiles* », tout le monde aurait dit : « *Mais non !* ». C'est plus ça, si vous voulez, le côté religieux, enfin le côté... oui, c'est plus ça. Après, pour moi, que ce soit un curé ou quelqu'un d'autre qui ait fait ça, pour moi ça ne change pas grand-chose. Je pense que le traumatisme est le même, que les conséquences sont les mêmes, ça ne change rien.

CIASE : Et à l'époque ? Parce que vous avez dit aujourd'hui, vous, vous n'êtes pas croyante, mais est-ce qu'à l'époque, ça aurait pu avoir un effet différent ?

Parce qu'à l'époque, vous étiez dans un milieu, comme vous nous le décrivez...

EM : Alors oui, peut-être sur cet aspect-là. Parce que c'est vrai qu'en plus, c'est un milieu où il faut toujours renvoyer une image où tout va bien, où tous les enfants sont heureux, où tous les enfants sont sains, où tous les enfants font de belles études, s'habillent bien, sont intelligents, beaux, enfin bon, voilà. Et ils vont au catéchisme, et ils vont à la messe, et ils vont voir un curé super bien qui leur donne des cours de piano, voilà. Enfin, un témoignage, quelqu'un, moi en l'occurrence, s'il y a un moment donné où j'avais dit : « *Eh, ce n'est pas vrai tout ce que vous dites* »... J'ai jamais eu l'idée de dire ça. Longtemps, je n'ai même jamais remis ça en cause en fait. Tout simplement, je... J'étais de ce milieu-là, je suis même retournée travailler dedans, je... Je me suis moi-même noyée dans mon truc. Une fois que j'ai réussi à m'extirper de ça, j'ai eu un regard beaucoup plus critique.

CIASE : Donc peut-être pour reformuler un peu la question de Stéphane, vous aviez dit qu'avant ça, avant ces faits traumatisants, vous aviez été une petite fille de fort caractère. Est-ce que cette petite fille de fort caractère aurait eu plus de facilité à dénoncer le boulanger qu'un religieux, ou pas spécialement ?

EM : Et que je me suis tue parce que j'étais dans cette famille-là ? Ça se peut oui.

CIASE : Ce n'est pas flagrant pour vous en tout cas.

Parce qu'il était un prêtre respecté.

EM : Oui. Oui. Oui. Je me suis peut-être tue, parce que je pense que, sur d'autres choses, je me suis certainement exprimée, mais là-dessus non.

CIASE : Je vous ai posé la question de savoir si vous attendiez quelque chose de l'Église, vous avez répondu « *non* », puis vous avez répondu « *ça* ». « *ça* », c'est quoi ? C'est...

EM : Eh bien la commission. Je trouve que c'est très très respectable, que c'est un vrai pas en avant, une vraie démarche d'ouverture, honnêtement je vous dis, quand j'ai appris que ça se montait, j'ai été étonnée. J'ai été étonnée. Et après je me suis dit : « *C'est génial !* ». C'est génial parce qu'il y a

tellement de gens qui ont vécu ça, tellement de gens ! Et le truc important, c'est la reconnaissance. Et le fait, moi de venir ici, c'est la fin de mon parcours de thérapie, mais je tenais vraiment à le faire, à témoigner, et surtout face à l'Église. Vous voyez, là le milieu est quand-même important. Parce que, c'est une forme de reconnaissance de ce qui m'est arrivé. J'en ai parlé pendant 25 ans de ma vie à des thérapeutes, mais ça n'a pas du tout la même force que ce que je fais aujourd'hui. Pour moi c'est vraiment important, c'est comme si j'étais face à mon... je ne sais pas pourquoi je dis ça, mais, oui, c'est comme une forme de justice, je suis face à la personne, même si c'est l'institution et pas la personne physique, mais voilà, je peux rendre des comptes. Je peux dire « *il m'est arrivé ça* », et il faut que vous le sachiez. Ça c'est hyper, hyper important. Vraiment. Et je suis reconnaissance à cette commission d'exister. Oui, rien que d'exister, je trouve que c'est vraiment bien. En tout cas personnellement ça me fait du bien, je ne sais pas ce que les autres vous disent, mais moi je trouve que c'est une excellente initiative. D'ailleurs dès que le site a été en ligne, je suis tout de suite allée voir. C'était comme s'il y avait une urgence, alors qu'à ce moment-là, il y avait beaucoup de monde, enfin beaucoup de monde, ça se compte sur les doigts d'une main, des gens qui comptent pour moi qui savaient ce qu'il m'était arrivé, et j'en avais déjà parlé. C'était sorti de moi si vous voulez ! Mais... Là que ça parte de moi et que ça arrive à l'Église, que ma voix porte jusque-là, je trouve ça très important.

CIASE : Et vous avez déjà pu expliquer que c'était un fait connu, que plusieurs parents s'étaient déjà manifestés, déjà à l'époque, et que le fait avait été étouffé ?

EM : J'ai même fait des recherches sur internet... Je n'ai rien retrouvé sur ce frère. Rien. Tout ce que j'ai eu, ce sont des témoignages de mes frères qui étaient aux scouts, qui connaissaient des garçons à qui c'était arrivé, mais voilà. Que des ouïe-dire. Donc je pense franchement, à part quelques parents qui ont dû aller lui parler comme ça, je crois qu'il n'a jamais été embêté. Jamais.

CIASE : En tout cas vous l'avez vu continuer dans son activité.

EM : Oui voilà. Et à sa mort ç'était encore une personne reconnue. C'est plus ça qui m'avait frappée moi quand j'ai appris son décès. Moi l'urgence c'était de me soigner moi, j'ai fait perso, je n'ai jamais essayé d'aller porter plainte, ou... Jamais.

CIASE : Surtout à 8 ans, c'est difficile...

EM : Oui mais après, une fois que j'avais identifié la personne et les faits, bon. Mais non. Je n'étais pas dans cette démarche-là.

CIASE : Et vous avez dit au tout début de l'entretien, avant qu'on enregistre je crois, que depuis que vous savez que cet entretien va avoir lieu, vous réfléchissez à des solutions. Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

EM : Alors au départ, j'étais très pour le mariage des prêtres, en me disant que ça allait tout régler. Et en fait c'est idiot, parce qu'on peut être marié et pédophile, donc ce sont deux choses qui n'ont rien à voir en fait. Ce n'est pas parce qu'on est marié, qu'on est forcément respectable. Donc je me suis dit : « *Ce n'est pas ça la solution* ». Je réfléchis, je réfléchis. Franchement, j'essaye de... Déjà je pense qu'il faut en parler beaucoup, beaucoup, beaucoup, aux enfants. Je crois que ça c'est la base de tout.

CIASE : Donc c'est ça pour vous la recommandation la plus essentielle, de faire savoir que ça peut arriver, y compris de la part d'un curé ?

EM : Oui. Et expliquer aux enfants. Ce sont des messages qui sont passés et repassés, mais voilà. On n'a pas le droit de les toucher. C'est un problème d'éducation. Je pense que c'est rentrer dans les

écoles, enfin oui, on en parle beaucoup, enfin, pas trop, je ne sais pas... Moi mes enfants je leur en ai beaucoup parlé, sans les assommer parce qu'à un moment je me suis dit qu'il ne fallait pas non plus montrer chaque fois que j'étais anxieuse pour eux... chaque fois qu'ils allaient au centre aéré, je leur demandais : « Ça va ? Qu'est-ce que tu as fait ? Raconte-moi tout ! ». Et puis une fois adulte, je leur ai dit : « Il ne vous est jamais arrivé de truc comme ça ? » et ils m'ont dit non, donc bon. Mais oui je pense que la base c'est ça déjà, dans l'éducation des enfants, mais il faut aussi que les parents soient capables de faire ça. En tant que parent, ce n'est pas toujours évident ! Il y a des parents qui sont très pudiques, qui ne savent pas comment trouver les mots... Je pense que ça passe par là. Après de toute façon, ce sont des problèmes d'ordres psychologiques. Ce sont des gens qui ont des problèmes psychologiques, qui sont malades. Donc comment les identifier ? Et dans l'Église et ailleurs c'est super compliqué ! Mais je pense que dans l'Église, qui reste quand-même un milieu assez fermé, toute la société qui emmène ses enfants au catéchisme, qui va à la messe, voilà, ce sont des gens qui se connaissent tous, là il y a aussi un problème de communication. Il y a peut-être des choses qui doivent ne plus être taboues. Et ce genre de travail justement avec la commission, j'espère que ça peut aussi faire bouger non seulement les gens qui ont été victimes, mais aussi ceux qui ont été « spectateurs » entre guillemets, qui ont su et qui n'ont pas dit. Mais honnêtement, je pense que ça existera toujours. Et dans l'Église, et ailleurs.

CIASE : Mais peut-être que justement, grâce au courage qu'il faut, pour venir témoigner... Et voilà, la démarche que vous faites aujourd'hui...

EM : Que ça minimise un peu...

CIASE : Que ça contribue à moins de silence.

EM : Moins de silence.

CIASE : Mais ça, ce sera grâce à vous, grâce à toutes les personnes qui viennent apporter leur témoignage, avec tout le courage qu'il faut pour faire ça...

CIASE : Vous évoquiez certains parents qui n'ont pas forcément les outils pour parler. Je vous signale simplement un outil qui a été mis par Bayard Presse, en ligne. Si vous cherchez dans les moteurs de recherche « *pédophilie* », vous avez trois petites vidéos, ça été fait par des experts, et il y a un livret à lire avec ses enfants. Bon, vos enfants sont trop âgés, mais pour votre entourage, ça peut être pertinent, parce que c'est un bon outil, qui m'a paru intelligent.

EM : Mais c'est marrant ce que vous me dites parce qu'il y a eu un moment où j'avais envie de prévenir tous les parents de jeunes enfants. Et après, dans les gens à qui je me suis confiée là-dessus, donc un couple d'amis proches et deux bonnes amies à moi, mon mari, mes frères et sœurs voilà, toutes ces autres personnes n'ont pas connu elles-mêmes d'acte comme ça. Donc à un moment je me suis dit : « *Ce n'est pas normal, il y a tellement de gens qui ont subi ça, pourquoi dans mon entourage, j'ai jamais rencontré quelqu'un à qui s'est arrivé !* ». Donc il y a la difficulté de la prévention, toujours le même problème avec la prévention, c'est qu'on essaye de protéger des gens de quelque chose qui ne risque pas tant que ça de leur arriver ! C'est ça qui est compliqué ! Moi mes enfants, je me disais : « *Non, mais ça va pas leur arriver à eux* », mon mari, jamais rien comme ça ne lui est arrivé, mes amies, jamais non plus, je connais plus de gens à qui ce n'est pas arrivé. Et du coup, comment leur dire notamment à des jeunes, je pense à mes jeunes collègues ou à des jeunes femmes qui ont des petits, comment il faut que tu parles de ça à tes enfants... A la limite, j'aurais peur de leur faire peur, je ne sais pas, c'est délicat pour moi. Il faudrait plus que ce soit quelqu'un à qui ce n'est pas arrivé, enfin je ne sais pas. C'est un peu compliqué de dire aux gens : « *Attention, il y a peut-être un pédophile dans votre entourage* », voilà. Ça c'est difficile pour moi, parce que ça me renvoie à ma propre histoire... Et du coup bon, je ne suis pas sûre de pouvoir le faire. C'est pour vous dire, peut-être que ça c'est

important dans le côté religieux, dans l'éducation religieuse d'une famille, c'est que le corps est quand-même un tabou. Je pense qu'à ce niveau-là, on ne nous a jamais et encore moins dans ce milieu-là, expliqué que notre corps il était à nous, et qu'on en faisait ce qu'on voulait, voilà. Après aujourd'hui, avec *Me too*, etc., ça change certainement, mais à l'époque, dans notre famille, le corps devait être sain mais ne rien ressentir ou exprimer, donc... Après je voulais parler de mes enfants parce que je suis étonnée d'avoir réussi à avoir trois garçons qui ont l'air bien dans leurs corps. Je pense que c'est aussi dû au papa, mais je me dis bon. J'ai peut-être quand-même réussi à faire mon chemin et puis à ne pas trop leur faire porter le chapeau, parce que moi c'était aussi ça, dans les conséquences d'un acte comme ça, c'est qu'il y a moi, moi ça me regarde, je me suis battue, j'ai fait plein de trucs, mais les dommages collatéraux peuvent atteindre, le conjoint évidemment, ça c'est clair, mais les enfants, là c'était pour moi intouchable. Il ne fallait vraiment pas qu'ils soient atteints par ça. Bon, j'espère qu'on a réussi de ce côté-là, on verra. Mais le côté générationnel, et « *ça se transmet* »... Je pense qu'arriver à mon niveau, n'ayant eu que des garçons, j'espère que ça s'arrête à moi si vous voulez. Voyez, j'ai au moins cet espoir-là, je suis la dernière d'une longue lignée, et puis ça va s'arrêter. Il y a un moment, il faut que ça prenne un autre chemin.

CIASE : Vous dites « *ça se transmet* ». Qu'est-ce qui se transmet ?

EM : Moi je suis sûre que maman a été victime de ça, sa maman avant elle, mon arrière-grand-mère... C'était des modèles de femmes assez soumises aux règles sociales, qui ne mettaient jamais leur corps en avant, qui n'étaient pas dans une féminité assumée, avec qui je n'ai jamais eu de conversation sur la vie de femme. Moi quand j'ai eu mes règles, ma mère elle a juste dit : « *Oh ce n'est rien, je vais te filer une serviette* », et puis voilà. Si vous voulez, tout ça, inconsciemment, il y a quelque chose qui se transmet, de mère en fille, et même de grand-mère à petite fille. Une façon de vivre son corps. C'est pour ça que je dis là, le fait de ne pas avoir eu de fille, voilà, il y a un truc qui s'arrête. Je crois quand-même pas mal à cette histoire d'inconscient générationnel qui se poursuit comme ça. Après le côté, l'éducation religieuse, nous nos enfants ont été baptisés mais c'est tout, on n'est pas allé plus loin.

CIASE : L'inconscient c'est aussi ce qui n'est pas dit, et vous vous avez dit quelque chose à un moment donné...

EM : Exactement. Je pense que les mots ont été extrêmement importants, tout à fait. De toute façon les mots, c'est ce qui m'a sauvée. Là, peut-être que vous trouvez que je suis très bavarde, mais c'est une espèce de flux qui fait sortir tout ça... Et à chaque fois que je parle de ça, j'ai toujours le même flux.

CIASE : Une chose que moi j'ai appris, c'est un de nos collègues, qui nous a dit que « *Dans l'inconscient, le temps n'existait pas* ». Si vous ne mettez pas les mots, si vous n'arrivez pas à les exprimer, en réalité, c'est comme si c'était hier en fait.

EM : Oui.

CIASE : Vous l'avez dit d'ailleurs tout à l'heure, « *je suis comme cette petite fille* ».

EM : Oui oui, mais c'est tout à fait vrai.

CIASE : Vous ne l'êtes plus tout à fait, puisque vous avez mis les mots.

EM : Oui, je ne suis plus. J'ai énormément d'amour pour cette petite fille en fait. Et c'est génial de pouvoir dire ça, parce que j'arrive enfin à l'aimer. Voyez, c'est la roue qui a tourné, et cette petite fille c'est moi, à un moment je l'ai rejetée, maintenant, voilà. Mais le fait de parler, effectivement... Tout à l'heure je vous ai dit que j'ai vécu toute cette vie entre mon adolescence et mes 45-50 ans, Le temps

n'a pas eu de prise sur moi, enfin si bien sûr, mais c'est comme si ça c'était tout ratatiné, comme si ça avait été écrasé par ce qu'il m'est arrivé. C'est vrai que le jour où j'ai commencé à en parler, et bien petit à petit, ça a commencé à prendre de la place dans ma vie, à être identifié, ça m'a fait du bien, et surtout je me suis rendue compte que mon corps en fait... Mon corps était là, quoi ! Les mots m'ont aidée à prendre conscience de mon existence physique, parce que ça c'est pareil, il y aurait des heures et des heures de discussion là-dessus, mais l'image du corps c'est un truc... C'est complètement anéanti par ce genre de traumatisme. On n'a plus de corps en fait. Et moi j'ai fait de la danse pendant très longtemps. Je pense que ça m'a sauvée, c'est un très grand mot, mais en tout cas c'était une façon pour moi de faire vivre mon corps. J'adorais ça ! Et c'était un moment où je me lâchais énormément, où je n'avais pas de limite, pas de tabou, je dansais, je dansais, je dansais. ... Voilà. Voilà mon histoire.

CIASE : Merci beaucoup de nous l'avoir confiée.

EM : Et bien je vous en prie, ça m'a fait beaucoup de bien en tout cas, c'est un peu égoïste de dire ça, mais...

CIASE : Vous nous aidez beaucoup dans nos travaux donc...

EM : Mais j'espère que ça pourra être utile à un niveau plus large.

CIASE : Et chaque victime que nous entendons apporte un éclairage vraiment sur le vécu, sur notre compréhension, en tout cas la mienne, du rapport à l'institution, à la personne du père, et aussi dans les familles. En fait il n'y a pas de victime-type, pas du tout.

Vous parliez de tabou, et bien ce que vous faites aujourd'hui, ça participe fortement à encourager à la parole, pour d'autres victimes. Parce qu'on sait que, ce qu'on appelle la « boîte *noire* », elle est immense, c'est toutes les victimes qui ne parlent pas, que l'on n'entendra pas, et ce que vous faites, c'est une main aussi tendue vers elles.

EM : Oui, parce que c'est difficile quand-même. Il y a un moment où c'est compliqué, où on se dit : « *Je n'y arriverai pas, je ne peux pas montrer que j'ai vécu cette honte* ». C'est ça en fait, la difficulté. Moi j'ai dépassé ça, j'ai pas du tout honte de ce qui m'est arrivé, mais il y avait un moment où oui. Ce qu'il faut dire aussi c'est qu'on s'en sort.

CIASE : Parmi les personnes que nous rencontrons, y'en a qui sont au tout début du cheminement, mais vraiment au tout, tout, tout début.

EM : Ah oui mais là c'est courageux. Moi j'estime que je ne suis pas hyper courageuse de venir, mais quelques années avant, oui. Et puis comme solution, là écoutez... Je réfléchis encore.

CIASE : Vous pouvez toujours nous écrire, si jamais vous pensez à d'autres pistes !

EM : Oui oui ! Si jamais il y a un truc... Enfin je vous dis, effectivement, ça existe dans l'Église, mais ça existe aussi ailleurs !

-- Fin de l'audition --